

## **Présentation**

### **“Faire famille” dans et par l’espace : vers un habitus multilocal ?<sup>1</sup>**

Laura Merla, Bérengère Nobels,  
Sarah Murru, Coralie Theys \*

**Mots-clés :** faire famille, migration, multilocalité, habitus, divorce.

#### **I. Une approche constructiviste et relationnelle de la famille et de l’espace**

Aujourd’hui, la mobilité – qu’elle soit spatiale, sociale, relationnelle... – est largement devenue un impératif normatif transversal aux différentes sphères de la vie sociale, y compris familiale (Mincke/Montulet, 2019 ; Urry, 2007). Dans nos sociétés, elle se reflète notamment dans la diversification des configurations familiales, qui remet en question les constructions occidentales de la résidentialité et de la sédentarité. L’administration des populations par les États-nations européens a largement reposé sur l’assignation individuelle à un lieu unique de résidence, lieu lui-même utilisé comme critère administratif d’assignation des habitants à un ménage (Duchêne-Lacroix, 2013). Ce paradigme a joué un rôle fondateur dans l’ins-

---

<sup>1</sup> Cet article et ce dossier thématique s’inscrivent dans le cadre du projet “MobileKids : Children in multi-local, post-separation families” (PI : Laura Merla). Voir [www.mobilekids.eu](http://www.mobilekids.eu). Ce projet a été financé par le Conseil européen de la recherche (ERC) dans le cadre du programme de recherche et d’innovation Horizon 2020 de l’Union européenne, sous la convention de subvention n° 676868. Ce document reflète uniquement le point de vue des auteurs. La Commission européenne n’est pas responsable de l’usage qui pourrait être fait des informations qu’il contient.

\* Prof. Laura Merla, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Honorary Research Fellow, University of Western Australia, [laura.merla@uclouvain.be](mailto:laura.merla@uclouvain.be) ; Bérengère Nobels, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, [berengere.nobels@uclouvain.be](mailto:berengere.nobels@uclouvain.be) ; Dr Sarah Murru, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Centre d’Étude de la Coopération Internationale et du Développement (Cecid), Université libre de Bruxelles, [sarah.murru@uclouvain.be](mailto:sarah.murru@uclouvain.be) ; Coralie Theys, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, [coralie.theys@uclouvain.be](mailto:coralie.theys@uclouvain.be).

titutionnalisation d’un modèle “classique” de la famille, dont les membres sont liés par la coprésence physique et cernés par les limites du terrain et de la maison privés qui les abritent (voir également Bonvalet, 1997 ; Morgan, 2011). Or, le modèle occidental de la famille nucléaire, stable et sédentaire, associée à un seul lieu de résidence, perd progressivement de sa prégnance, au profit de la reconnaissance croissante de la diversité des formes familiales, plus ou moins étendues mais surtout plus mobiles, et associées à divers lieux de résidence, que ce soit simultanément ou de manière séquentielle : familles divorcées, recomposées, couples non-cohabitants... C’est ainsi qu’à partir des années 1980, en sciences sociales, apparaît une nouvelle définition de la famille basée sur une conception relationnelle de l’espace concevant la famille comme un

réseau social particulier, fréquemment multilocal, étendu à travers différents ménages et centré autour de relations personnelles de *care* fiables entre deux ou plusieurs générations inter-reliées (Schier *et al.*, 2015 :442 ; voir également Widmer/Jallinoja, 2008).

De nouveaux champs de recherche centrés sur les réseaux familiaux et sur les pratiques de ces familles multilocalisées émergent ainsi peu à peu dans diverses disciplines des sciences sociales. Parmi ceux, on peut citer les études portant sur les familles multilocalisées multigénérationnelles, sur les familles transnationales – définies par Deborah Bryceson et Ulla Vuorela (2002 :3) comme des «familles qui vivent tout ou la plupart du temps séparées, mais qui tiennent ensemble et créent ce qui pourrait être considéré comme un sentiment de bien-être collectif et d’unité, autrement dit un “sens de la famille”, même au travers des frontières nationales»<sup>2</sup> –, sur les familles multilocalisées au sein desquelles un ou plusieurs membre(s) exercent un travail délocalisé (e.a Nowicka, 2007 ; Vincent-Geslin/Kaufmann, 2012), et sur les familles divorcées et/ou recomposées, caractérisées par «la séparation géographique des enfants et des parents pendant un certain laps de temps, et leur division en différents ménages et espaces» (Schier *et al.*, 2015 :442), suite à la séparation des parents. Dans ce contexte, l’appartenance à un groupe familial ne va plus de soi, mais apparaît davantage comme devant être travaillée par les individus. C’est ce que souligne le concept de “faire famille” du sociologue britannique David Morgan (1996, 2011), qui propose de définir les familles non pas par ce qu’elles sont, mais par ce qu’elles font – soit les routines et “pratiques familiales” dans lesquelles les individus s’engagent au quotidien pour construire et entretenir leurs relations familiales.

Le caractère construit, dynamique et processuel des appartenances et relations familiales est également souligné par les recherches sur les familles transnationales, où l’approche par le “faire famille” est largement domi-

---

<sup>2</sup> Toutes les citations originales en anglais ont été traduites par nos soins.

nante, et pour qui la distance géographique rendrait ces dimensions plus visibles à la fois pour les acteurs et les chercheurs. Ainsi, selon Bryceson et Vuorela (2002), le “faire famille” en contexte transnational passe notamment par un travail de “relativisation” (au sens d’être en relation) par lequel chacun établit, entretient ou rompt les liens relationnels avec des membres spécifiques de sa famille, en poursuivant activement ou négligeant passivement certains liens de sang et, possiblement, en prenant d’autres types de liens comme critères d’inclusion. La relativisation «implique la formation sélective d’attaches affectives et matérielles familiales sur la base de considérations temporelles, spatiales et liées aux besoins» (Bryceson/Vuorela, 2002 :14). Si cette littérature a pour une grande part mis en avant l’importance, pour le “faire famille”, des pratiques et communications effectuées “à distance” *via* l’usage de technologies de l’information et de la communication (Baldassar/Nedelcu/Merla/Wilding, 2016 ; Madianou/Miller, 2013), elle n’en néglige pas moins les dimensions matérielles du “faire famille”, et notamment celles liées au logement, particulièrement dans le pays d’origine. Fog Olwig (2002) montre notamment le rôle-clé joué par la maison familiale qui fut, et continue à être, un centre de relations sociales et économiques et d’attachement émotionnel pour les familles transnationales. Les réunions familiales qui s’y tiennent, dans le cadre de mariages par exemple, sont l’occasion de réaffirmer la place que chacun occupe dans cette “maison” (à la fois prise au sens matériel et symbolique) et, partant, la continuité des appartenances à la fois familiales et communautaires locales ; de confronter les contributions effectives de chacun à l’économie de ce foyer globalisé ; et d’aborder la délicate question des droits à posséder tout ou partie de ce bien familial lorsque les parents qui l’occupent auront disparu. Ces travaux renvoient à la notion socio-anthropologique de “maison-*domus*” (Bonnin, 1999 :23), qui «s’instrumentalise et s’identifie dans l’habitation proprement dite, but et moyen de sa propre durée», et qui comporte trois niveaux :

celui du capital localisé qu’elle représente, possédé ou non par l’occupant lui-même, celui de l’espace habitable, fonctionnalisé, comme instrument nécessaire des pratiques domestiques quotidiennes et festives, répétitives ou exceptionnelles, enfin celui de l’expression symbolique et identitaire dont elle est le support (identités plutôt collectives dans certains de ses espaces, plus individuelles dans d’autres).

Les individus qui “font famille”, “font” donc également “avec de l’espace” (Stock, 2012 ; Morgan, 2020). L’espace peut en effet être vu comme une figure dynamique, inséré dans les actions et sans cesse créé et vécu par les individus qui déploient des tactiques et des stratégies afin d’agencer celui-ci, de s’en distancier, de le délimiter, de l’englober, de se positionner par rapport à lui, *etc.* Il apparaît ainsi «comme une condition et une ressource de l’action» (Stock, 2007 :1) mais aussi comme un produit de l’action

(Löw, 2015 :viii), étant le résultat de processus sociaux, de pratiques et d’interactions entre les individus et les choses (Massey, 2005). Il joue ainsi le rôle d’intermédiaire entre le social et le matériel (Remy, 2015) dans le sens où les individus en mouvement échangent à travers lui, dans leurs relations sociales et familiales, des biens, des idées et des symboles (Weichhart, 2015). Plutôt que de voir les membres d’une famille physiquement mobiles comme des individus fréquentant des îlots isolés (maison, lieux d’activités, lieux de travail, *etc.*), dispersés dans l’espace, et qu’il serait impossible de relier en un tout homogène, nous adoptons dans ce dossier thématique un point de vue relativiste, inspiré des travaux de Martina Löw (2015), qui nous invite à considérer que l’espace peut être vécu parallèlement à la fois comme unitaire et pluriel, interconnecté et mobile. L’espace est ainsi défini comme

un processus au cours duquel des éléments liés par des relations diverses forment des espaces toujours nouveaux et qui se recourent mutuellement. Cette relation d’imbrication est organisée par le biais du mouvement (les flux) (Löw, 2015 :112).

Par la socialisation insularisée et par les contacts *via* les nouveaux médias qui créent un espace virtuel, «l’espace n’est plus ressenti simplement comme un environnement continu, mais aussi comme une dimension éphémère, interconnectée et immatérielle» (2015 :113). La représentation de cet espace relationnel se reflète dans le champ d’étude de la multilocalité, au travers du concept d’archipelisation des lieux de vie des individus (Duchêne-Lacroix, 2010). En effet, cet archipel articule à la fois des lieux d’ancrage, stables et immobiles (routines, attentes, liens forts) et des espaces mobiles, immatériels, au sein desquels voyagent des personnes, des objets et des idées assurant une continuité entre ceux-ci (Schier *et al.*, 2015). Chaque individu peut ainsi ressentir une tension entre les territoires objectivement normés et son propre vécu spatial (di Méo, 2012). L’habiter ne se réduit plus uniquement au logement, mais s’étend au travers des différents espaces parcourus par les individus (Bonvalet/Gotman/Grafmeyer, 1999). Le lieu de résidence apparaît ici comme un lieu parmi d’autres (espaces de travail, de consommation, de loisir, de tourisme, *etc.*) (Stock, 2006). Cet espace relationnel prend ainsi son sens en relation avec d’autres espaces mais aussi «par les relations sociales et les rapports sociaux qui y prennent place ou le visent comme enjeu explicite» (Lenel, 2018 :11).

La perspective qui consiste à analyser le “faire famille” dans et à travers l’espace nous apparaît particulièrement féconde, en ceci qu’elle amène à réinterroger des thèmes-clés de la sociologie de la famille et, plus largement, du lien social, et à réinventer un vocabulaire conceptuel permettant de rendre compte avec justesse des évolutions en cours.

## II. Étudier le “faire famille” au croisement entre sociologie de la famille, des migrations, et de la multilocalité

Ce dossier thématique contribue à ce vaste chantier en s’attachant à deux types de configurations familiales (elles-mêmes plurielles) : celle, d’une part, des familles en migration et/ou transnationales (articles de Kotman, de Damery, et de Jaeger), et celle, d’autre part, des familles séparées ou divorcées et ayant mis en place un mode d’hébergement dans lequel les enfants résident en alternance, et de façon plus ou moins égale, au domicile de leur père et de leur mère (articles de Schlinzig, de Winther & Larsen, et de Merla & Nobels). Ce faisant, nous mettons en dialogue deux champs d’étude (familles transnationales/familles multilocales) qui se déploient largement séparément, le premier s’étant amarré principalement à la sociologie des migrations avec une focale sur les formes familiales qui traversent des frontières “nationales”, alors que le second a davantage été porté par la géographie sociale et la sociologie de l’espace et s’est centré avant tout sur des formes de multilocalité internes aux frontières étatiques. Pourtant, les articles qui composent ce dossier ont de nombreux points communs, qui attestent de la proximité entre ces deux champs. Tous examinent les enjeux du “faire famille” à partir d’une perspective interactionniste et relationnelle qui place au centre de l’analyse les micro-pratiques qui se déploient au quotidien, appréhendées à partir de dispositifs méthodologiques qualitatifs. Ils se démarquent par ailleurs des travaux qui ont dominé jusqu’ici leurs champs respectifs en portant une attention toute particulière au point de vue et aux expériences vécues des enfants et des jeunes adultes au sein de ces configurations familiales, tantôt en leur donnant une place centrale, tantôt en leur offrant dans l’analyse une place aux côtés de leurs parents. Le sentiment d’appartenance se situe au cœur de ces travaux, et est traité à partir de mouvements divers, qui consistent par exemple à “créer” sa propre famille – y compris en-dehors de liens de sang –, ou au contraire, à entretenir aux yeux des autres une apparente conformité avec la famille “traditionnelle”, à créer un “nous” au croisement de plusieurs foyers, à asseoir un ancrage social et spatial et créer des continuités “ici” et “là-bas”, à jongler avec des répertoires parfois contradictoires... Ces articles nous parlent d’“objets en stationnement ou en transit”, de fratries qui ont en commun de “partager et être partagées”, de “multiréférentialité”, de pratiques “d’odorisation”... Ce faisant, ils mettent en lumière des expériences, des pratiques, des enjeux jusqu’ici peu visibles, et proposent un nouveau vocabulaire particulièrement fécond pour réactualiser les cadres d’analyse de la sociologie de la famille contemporaine.

Dans le cadre de cette présentation, nous avons fait le choix de mettre en exergue trois thèmes qui émergent de manière transversale des différents articles, qui permettent de jeter des ponts conceptuels entre les deux champs, et poussent plus loin la déconstruction de la conceptualisation

classique du lien entre famille et espace : (1) l’expérience d’une multiplicité de cadres de référence au travers desquels le “faire famille” se matérialise ; (2) la multiplicité et la complémentarité des formes de coprésence qui sous-tendent le sentiment d’appartenance ; et (3) la place des relations de pouvoir dans la structuration tant des pratiques que du rapport de la famille à l’espace. Ensemble, ces trois thématiques nous amènent à ré-interroger ici la notion d’habitus, et à proposer, en conclusion, une contribution originale au travers de la notion d’ “habitus multilocal” pour capturer la spécificité du “faire famille” en contexte de mobilité résidentielle.

### **III. D’un habitus “transnational” à un habitus “multilocal”**

Les familles dont il est question dans ce dossier thématique, qui sont tour à tour transnationales, divorcées et recomposées, expatriées, ou encore, choisies sur la base d’affinités ont pour point commun de vivre dans et entre plusieurs lieux de résidence, situés à un niveau national ou international, et d’avoir, de ce fait, un mode de vie multilocal ou transnational. Ces modes de vie nous invitent à considérer non pas des lieux uniques, isolés, mais à prendre en compte les relations entre ici, là-bas et entre deux (Schier *et al.*, 2015). Les familles présentées dans ce dossier s’éloignent donc des cadres classiques pour penser la famille, à la fois, parce qu’elles sont mobiles, déployées entre plusieurs lieux, mais aussi, parce que les individus qui les composent, du fait de leur mobilité et de leur inscription dans cet espace relationnel, combinent des statuts, des rôles et des ordres familiaux multiples. Leurs membres doivent par ailleurs mettre en œuvre des pratiques spécifiques afin de créer, nourrir et entretenir un sentiment d’appartenance qui perd son caractère donné, et “faire famille” dans un contexte où la proximité physique et les interactions en face-à-face revêtent un caractère épisodique ou intermittent.

Ce constat est porté de manière évidente par la littérature sur les familles transnationales, qui s’est construite spécifiquement autour de la remise en question de l’idée que la migration vers une “autre” société constituerait en soi un obstacle infranchissable pour le maintien des liens et des appartenances à la famille et à la société d’origine, et qui a déployé un important ensemble de travaux sur les pratiques dans lesquelles les personnes s’engagent pour “faire avec” la mobilité, l’absence et la distance, ainsi que des cadres de référence parfois fortement distincts. Mais ce constat vaut également pour les familles multilocales dont les membres voyagent, au sein d’un même État, entre des règles, des racines et des manières de faire qui diffèrent d’une maison à l’autre (Wentzel Winther, 2015). En habitant à la fois ici et là-bas, les individus traversent, incorporent et jonglent ainsi avec une multiplicité de cadres de références. Comme Laura Merla (2018 :54) le souligne à propos des enfants vivant en hébergement alterné, «alors qu’ils apprennent à se déplacer d’une maison à l’autre et à s’engager dans des for-

mes virtuelles de coprésence qui brouillent la distinction entre “ici” et “là-bas”, filles et garçons sont continuellement exposés à des normes, des visions, des règles et des pratiques différentes, qu’ils co-crément et remettent en question, ce qui les dote d’un vaste répertoire de schémas d’action et d’habitudes [...] qui les guident ensuite [...] dans des contextes interactionnels spécifiques» – une situation qui appelle à remettre en chantier le concept d’habitus (voir notamment Bourdieu, 1979, 1997 ; Lahire, 2003) .

Les études sur les migrations internationales et le transnationalisme ont joué un rôle pionnier dans ce chantier, notamment, comme le souligne Mihaela Nedelcu (2010), en proposant une lecture cosmopolitique des migrations internationales et en explorant les mécanismes à travers lesquels les migrants développent au quotidien un univers de vie transnational. De la même manière que nous considérons l’espace relationnel comme formant un “tout” composé d’un “ici”, d’un “là-bas” et d’un “entre deux”, ces travaux dépassent le méthodologisme nationaliste (Wimmer/Glick Schiller, 2002) et

remplace[nt] le postulat disjonctif “ou... ou” par le principe “à la fois/et”. Dans cette logique d’“inclusion additive” sont possibles les appartenances plurielles et inclusives et coexistent des réalités et dynamiques apparemment contradictoires (Nedelcu, 2010 :53).

Ainsi, différentes expressions qui apparaissent dans les études transnationales comme “glocalisation” (Robertson, 1994 ; Roudometof, 2005), “dénationalisation” (Sassen, 2003), “tournant de la mobilité” (Urry, 2008) «mettent l’accent sur l’hybridité, les doubles appartenances et allégeances, la fluidité identitaire, la déterritorialisation des pratiques, l’existence dans un in-between» (Nedelcu, 2010 :52). Cette perspective a donné lieu à une conceptualisation de l’expérience transnationale au travers de la notion d’“habitus transnational” (Guarnizo, 1997 ; Vertovec, 2009).

L’habitus a été conceptualisé et défini par Bourdieu (1979) comme un système de dispositions “durables et transformables”, qui agit comme autant de principes qui génèrent et organisent les pratiques et les représentations. Les premières expériences et l’origine sociales des individus vont façonner leur “façon d’être” au monde par un processus – le plus souvent inconscient – d’intériorisation de l’extériorité. La notion d’habitus exprime ce processus d’intériorisation de dispositions, assimilées durablement par l’individu, et qui va permettre dans le même temps d’orienter celui-ci dans le monde social. L’habitus façonne ainsi des inclinaisons à penser, à percevoir, à faire d’une certaine manière. Il est donc un produit de la socialisation qui tend à reproduire des schèmes acquis, face à des situations habituelles, mais qui n’est pas figé et peut donc également innover dans des situations inédites (Hilgers, 2009). Dans le cadre des études transnationales, c’est cette transformation innovante qu’il est intéressant de comprendre lorsque la socialisation des individus prend place et s’ancre dans des modes de vie

transnationaux et engendre des manières de faire et d’agir qui, à long terme, incorporent la dimension transnationale. La notion d’ “habitus transnational” tente ainsi de jeter la lumière sur cette expérience transnationale en saisissant

comment se forment et se manifestent les orientations duales et par quels mécanismes les migrants gèrent la multiplicité et développent des compétences (émotionnelles, analytiques, créatives, communicatives et fonctionnelles) transnationales et cosmopolites (Nedelcu, 2010 :56)<sup>3</sup>.

Zontini et Reynolds (2018 :43) ont récemment proposé la notion d’ «habitus familial transnational», définie comme «un ensemble structuré de valeurs, de manières de penser et “d’être” construit au fil du temps au sein de la famille par une socialisation familiale, des pratiques et des traditions culturelles qui transcendent les frontières nationales» (Zontini/Reynolds, 2018 :423) pour capturer la manière dont les relations familiales transnationales façonnent les manières d’ “être au monde” de jeunes issus de familles migrantes en Grande-Bretagne. Pour les jeunes qu’elles ont interrogés, cet habitus se traduit par une vision “normalisée” d’une famille “déterritorialisée” et marquée par des épisodes de présence et d’absence, et s’appuie sur des pratiques – comme le maintien de formes de présence matérielles ou virtuelles, la participation à des rituels importants comme les mariages ou fêtes de fin d’année, ou plus banals comme le fait d’accueillir des membres de la famille à leur descente d’avion. Les jeunes devant également composer avec des cadres de référence parfois contradictoires, cet habitus comprend la nécessité d’apprendre à habiter des mondes différents (pays d’origine/d’accueil ; mais aussi par exemple l’école et la maison), ce qui implique notamment de savoir se déplacer sans effort entre eux, de gérer sa propre présence dans différents endroits et d’utiliser chaque endroit pour répondre à des besoins distincts. L’accent est donc avant tout mis ici sur les pratiques et routines du “faire famille” en contexte transnational, qui nourrissent un sentiment d’appartenance et façonnent chez les jeunes un habitus considéré comme spécifique. Ces pratiques et routines sont également au cœur des travaux de Nedelcu (2010, 2012) sur l’habitus transnational, qui placent quant à eux la focale sur les relations entretenues à distance *via* les technologies de l’information et de la communication, et mettent en avant, non pas la manière dont un habitus peut être transmis aux plus jeunes par leur groupe familial, mais des processus de socialisation continue qui impliquent plusieurs générations, y compris des adultes qui acquièrent de nouvelles dispositions dans ce contexte.

Sans pour autant mobiliser la notion d’habitus (transnational), les articles de ce dossier apportent un éclairage à la fois complémentaire et nouveau

---

<sup>3</sup> Pour une revue de la littérature, voir notamment CARLSON S., SCHNEICKERT C., 2021 ; ZONTINI E., REYNOLDS T., 2018.



sur la socialisation et la formation d'habitus spécifiques au "faire famille" en contexte de mobilité résidentielle. Nous allons plus particulièrement montrer comment ils permettent de dépasser la dichotomie existant entre transnationalisme et multilocalité, en nous arrêtant sur trois sous-thématiques transversales.

#### *A. Des cadres de référence multiples*

La première thématique transversale que nous souhaitons mettre en exergue est la multiplicité des cadres et des ordres sociaux à laquelle les membres des familles dont nous parlons ici font face, du fait de leur mobilité et de leur inscription multiple dans l'espace. Les articles qui composent ce dossier mettent l'accent sur la multiplicité des appartenances et des cadres de références entre lesquels les individus voyagent et avec lesquels ils jonglent du fait de leur vie mobile et de leur inscription dans et entre plusieurs lieux. Ils témoignent également des pratiques que les individus développent pour jongler entre le ici et le là-bas, le local et le global (le global étant entendu ici comme l'espace relationnel, l'archipel qui relie différents lieux de vie que ce soit à l'échelle du globe ou à celle du quartier) et pour habiter entre deux, dans un espace relié.

Ainsi, dans son article centré sur l'expérience des relations familiales locales et transnationales de deux dyades mère-enfant (l'une kosovare, l'autre ghanéenne) installées en Suisse, Ursina Jaeger pose la question de l'impact de l'espace, et de la multiplicité des ordres sociaux qui découle d'une inscription multiple dans cet espace sur les pratiques du faire famille. En effet, pour l'auteure, ces pratiques sont toujours une question de négociations et se réfèrent à des régulations, cultures et ordres moraux particuliers, qui se multiplient et s'additionnent lorsque les individus mobiles traversent des cadres de références multiples, et parfois divergents. La lunette conceptuelle innovante de la multiréférentialité qu'Ursina Jaeger propose d'adopter permet d'analyser la contingence des ordres sociaux (le fait que ces ordres sociaux puissent être pensés et ressentis très différemment selon les endroits) et la négociation simultanée d'ordres sociaux divergents dans une seule et même situation. De ce fait, l'auteure montre que si l'appartenance familiale peut rester la même au-delà des frontières géographiques, la manière dont elle est performée et la relation qui en découle peuvent cependant se modifier. Ainsi, la simultanéité des ordres sociaux et leurs contradictions inhérentes offrent plus de marges de manœuvre aux acteurs mobiles, leur permettant de négocier des pratiques familiales et d'adapter leur pouvoir d'actions. L'auteure montre comment un membre de la famille peut voir sa relation familiale avec une personne se modifier lorsque cette relation se transfère dans un nouveau cadre culturel qui contient d'autres attentes et d'autres prescrits. C'est le cas par exemple de Rose qui, changeant de régime de maternité d'un pays à l'autre, passe d'une maternité cadrée et

contrôlée à une relation à sa fille qui met l’accent sur la liberté et l’autonomie. La multiplicité des cadres de références et des dynamiques qui prennent place dans un “espace relationnel” est abordée également dans l’article de Nora Kottman. L’auteure nous éclaire en effet sur la manière dont des familles allemandes expatriées dans un quartier chic de Tokyo naviguent entre différents registres de la famille et sur les tensions qui peuvent naître alors entre la manière dont elles performant la famille dans leur pays de résidence et les codes de leur pays d’origine. Nora Kottman montre ainsi comment ces familles allemandes gèrent ce que Jaeger appelle la “multiréférentialité” qui émerge de ce mode de vie d’expatriés, en tentant de s’intégrer à leur communauté d’expatriés au Japon en renvoyant une image de famille “traditionnelle”, alors que cela ne correspond pas forcément à ce qu’elles sont et à ce qu’elles font dans leur pays d’origine.

L’article d’Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen, celui de Laura Merla et Bérengère Nobels et celui de Tino Schlinzig traitent tous les trois de familles séparées dont les enfants voyagent entre deux maisons, au Danemark, en Belgique et en Allemagne. Ils mettent en évidence l’enchevêtrement des échelles du faire famille dans et par l’espace – tant au niveau local de chaque foyer qu’au niveau plus global du groupe familial –, ainsi que les ordres sociaux spécifiques à chaque foyer dans et entre lesquels les enfants naviguent, et qui sont délimités notamment par des objets et des univers olfactifs propres. En particulier, l’article d’Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen, qui s’appuie sur une longue étude ethnographique de familles danoises, montre comment des enfants de parents séparés vivant dans des familles recomposées partagent des familles et des fratries qui ne sont pas limitées à un lieu unique et dont la composition change continuellement. Les enfants de ces familles recomposées appartiennent ainsi, en partie, à plusieurs foyers et à plusieurs sous-ensembles relationnels, ce qui leur demande de s’adapter non seulement à une multiplicité de codes et de “scripts”, mais également de se “reconfigurer” selon qui est présent, qui arrive et qui s’en va. En plus de s’intéresser aux pratiques que l’enfant développe du fait d’être partagé et de partager, les auteurs questionnent dans quelle mesure les enfants transgressent leur singularité (leur “je”) lorsqu’ils font constamment partie d’un univers partagé.

Ensemble, ces articles mettent en avant, explicitement ou implicitement, des manières “d’être au monde” spécifiquement liées à l’expérience d’une vie de famille marquée par la multiréférentialité et la multilocalité – qu’elle traverse, ou non, des frontières nationales.

### *B. Coprésences et sentiment d’appartenance*

L’entretien et le maintien d’un sentiment d’appartenance au travers de diverses formes de coprésence constituent la deuxième thématique transversale que nous souhaitons mettre en avant dans cette présentation. Les

travaux de Loretta Baldassar (2008) auprès de migrants italiens en Australie, qui démontrent que ceux-ci font face à l'absence des membres de leur famille restés en Europe, par l'intermédiaire «de contact sensoriel et de coprésence, en d'autres termes, en "sentant" la présence d'individus et de lieux au travers des cinq sens» (Baldassar, 2008 :252), ont joué un rôle pionnier dans la complexification de la notion de coprésence en contexte familial (Merla/Papanikolaou, 2021). L'auteure identifie quatre types de coprésence qui permettent aux familles séparées, dans le temps et l'espace, d'établir des relations et de maintenir un sentiment d'unité. La coprésence virtuelle est construite par le sens de l'ouïe lors d'échanges téléphoniques et de la vue lorsque les interlocuteurs utilisent une webcam. La coprésence par procuration s'opère par l'intermédiaire d'objets ou de personnes qui font penser à un membre de la famille absent ; elle est vécue au travers des 5 sens car ces objets ou ces personnes peuvent être touchés, entendus, sentis, *etc.* La coprésence imaginée est vécue par la pensée à l'égard d'une personne absente. Enfin, la coprésence physique reste l'«étalon d'or» (*gold standard*) (Baldassar, 2008 :252) parce qu'elle seule permet de ressentir directement l'autre au travers des cinq sens. Dans sa discussion de cette typologie, Marie-Kristin Döbler (2018 :14) insiste sur le fait qu'être présent physiquement ou de manière indirecte (comme par l'intermédiaire d'un objet) ne suffit pas en soi pour qualifier une "coprésence". Elle considère qu'être présent «mentalement» (*Ibid.* :19), c'est-à-dire en portant consciemment une attention à l'autre, est constitutif de toutes les formes de coprésence et est central pour que les individus perçoivent et expérimentent le fait d' "être ensemble". De plus, créer et maintenir la coprésence nécessite de partager des connaissances avec les autres, basées sur des expériences communes, perpétuellement reconstituées au travers des interactions et de la communication.

Les articles de ce dossier font écho aux dimensions de coprésence et de connaissances partagées, décrites ci-dessus, dès lors qu'ils apportent un éclairage à propos de la question du maintien des liens familiaux et du sentiment d'appartenance à la famille, d'enfants et d'adultes qui vivent – temporairement – à distance. Les textes de Tino Schlinzig, de Laura Merla et Bérengère Nobels, et d'Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen étudient prioritairement les dimensions sensorielle et matérielle du "faire famille" à l'intérieur des différents foyers entre lesquels les enfants de parents séparés voyagent. Ainsi, Tino Schlinzig démontre que les odeurs peuvent être considérées et mobilisées comme un médium pour créer un sentiment d'appartenance et de cohésion au sein des familles multilocales. Les odeurs, perçues comme des connaissances partagées entre les membres d'un lieu de résidence, définissent une identité familiale locale et stabilisent un ordre social local, spécifique à chaque foyer. Les enfants, qui alternent les lieux de vie à la suite d'une séparation parentale, s'identifient

aux odeurs du lieu et s’y sentent alors appartenir. L’auteur met par ailleurs en exergue qu’il est possible d’identifier un individu par son odeur et de le distinguer ainsi des autres. De plus, les enfants emportent certains objets avec eux d’un lieu de vie à l’autre. Empreints d’une odeur caractéristique de chaque habitation, ces objets permettent d’établir des liens entre les lieux de résidence et entre les membres de la famille dispersés spatialement, nourrissant un sentiment d’appartenance “inter-spatial”. Celle-ci évoque et rappelle des personnes absentes ou des lieux fréquentés, rendant ces derniers présents par la pensée (Baldassar, 2008). Cette présence peut être souhaitée, ou au contraire rejetée. Ainsi, les effluves que dégage le parfum d’un produit de lessive différent, et que les enfants emportent avec eux quand ils arrivent chez leur mère après une semaine chez leur père, évoquent à cette dernière la présence symbolique de son ex-partenaire, et poussent une des mères rencontrées par l’auteur à laver tous les vêtements afin de se débarrasser de cette présence/absence. Le fait d’asperger un doudou avec le parfum de la mère contribue également à rappeler la présence de celle-ci dans les différents lieux de vie de son enfant. L’auteur rend visibles ces pratiques d’odorisation (comme parfumer un coussin que l’enfant emporte avec lui) ou de désodorisation (comme laver des vêtements pour en changer l’odeur), pratiques qui maintiennent présents par procuration les membres de la famille que l’enfant vient de quitter (une présence par procuration qui peut être voulue par le parent que l’on quitte), et qui lui permettent de retrouver une place dans le lieu de vie qu’il rejoint et/ou viennent faire obstacle à cette réincorporation. Dans le même ordre d’idée, Laura Merla et Bérengère Nobels explorent, à partir d’une étude de la matérialité, comment les jeunes utilisent les objets qui les entourent, d’une part, pour distinguer chaque lieu de vie et façonner un monde familier à l’échelle locale et, d’autre part, pour mettre en relation ces différents espaces, créer de la continuité dans l’expérience de la mobilité et former un tout cohérent, un “espace vécu”. S’il n’aborde pas en tant que telle la question de la “coprésence”, cet article n’en fournit pas moins des éléments qui contribuent à sa compréhension. En effet, les auteures distinguent les objets laissés “en stationnement” au sein d’un environnement familial avant de rejoindre le second domicile et les objets “en transit” que les enfants emportent à chaque changement de lieu de vie. L’on pourrait dire que par l’intermédiaire des cinq sens, le premier type d’objets fait ressentir par procuration la présence de l’enfant absent et rappelle à ceux qui résident en permanence dans chaque lieu de vie la place qu’occupe celui-ci au sein de la famille. Le déballage et l’installation – ou non – du second type d’objets participe également à établir la place symbolique de l’enfant et à donner une coloration particulière à sa présence physique. Les auteures montrent en effet que ces pratiques aident les enfants à se (ré)intégrer et à se positionner au sein du foyer comme étant “en transit”, “en attente” de repartir vers un autre lieu, ou au contraire, en tant que rési-

dents permanents. Les auteures apportent également un éclairage sur le fait que les enfants alternent les environnements matériels, propres à chaque foyer, au sein desquels ils ne disposent pas toujours d'objets semblables. À l'instar de Tino Schlinzig qui conçoit les odeurs comme des connaissances partagées, nous pourrions étendre cette conception aux objets de la maison dont l'usage renforcerait l'identification au lieu de vie et à la famille qui y réside en permanence. Le texte d'Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen permet lui aussi d'appréhender la manière dont la coprésence – qu'elle soit physique ou créée par procuration – est générée au travers de la matérialité et du partage des effets personnels des enfants entre leurs domiciles pour créer du lien dans des familles recomposées. Selon les auteurs, partager un domicile rapproche les quasi-frères et sœurs car le fait d'être physiquement coprésents sous un même toit permet de créer des relations plus intenses. La répartition des affaires personnelles des enfants entre leurs différents lieux de vie établit également des liens entre ces espaces et aide ces jeunes à se sentir chez eux en plusieurs lieux. Les parents jouent également un rôle dans ce processus, par exemple lorsqu'ils répartissent de façon équitable les objets et les lieux (comme une chambre personnelle) entre les enfants, dans un esprit de partage, afin de donner à chacun une place qui sera maintenue par procuration durant les jours d'absence.

Les trois textes qui mettent en scène des migrants abordent davantage l'interrogation du "faire famille" en-dehors des lieux de résidence et dans un contexte familial transnational. Ils mettent l'accent sur l'importance de partager une expérience commune en coprésence physique tout en étant présents mentalement. Ainsi, Shannon Damery démontre comment de jeunes adultes migrants confrontés à des discriminations dans l'espace public belge, nourrissent un sentiment d'appartenance et d'ancrage dans leur ville de résidence (ici, Bruxelles) en s'appuyant sur une "famille volontaire" composée de membres avec qui ils partagent un but commun (acquérir une reconnaissance, par exemple en termes de titre de séjour) et une expérience commune de marginalisation. Ce groupe d'appartenance revêt également les traits d'une famille en ceci qu'il les inscrit dans un système de droits et de devoirs, leur fournissant du soutien et des ressources tout en nourrissant un sentiment d'obligations à l'égard de ses membres. Ces familles "volontaires", issues notamment du milieu associatif, leur offrent un ancrage à la fois social et spatial, la fréquentation de leurs locaux, situés au cœur de Bruxelles, permettant aux jeunes de s'approprier un lieu dans lequel ils se sentent en sécurité et en paix. Dans la même lignée, Nora Kottman met en avant que les familles allemandes installées à Tokyo se définissent comme membres de la communauté des expatriés dès lors qu'elles partagent des conditions de vie communes, s'échangent des conseils et s'entraident mutuellement. Elles établissent par ailleurs des liens entre leur vie de famille au Japon et celle qu'elles entretiennent à distance en restant "présentes"

dans leur pays d’origine. Ces familles expatriées restent présentes physiquement en maintenant un domicile propre en Allemagne, au sein duquel elles résident temporairement lorsqu’elles rendent visite aux autres membres de la famille. Ce lieu d’habitation assure également leur présence par procuration car il signale qu’elles gardent un lien avec “ici” tout en étant “là-bas” et qu’elles se considèrent donc toujours comme membres de leur groupe familial malgré la distance qui les sépare des autres. Les liens sont également entretenus avec la famille en Allemagne *via* une coprésence virtuelle, faite d’échanges en ligne. L’auteure révèle également l’impact négatif des restrictions liées à la crise sanitaire de la Covid 19 sur les pratiques familiales déployées à distance et le ressenti de la distance géographique, la séparation ayant été plus difficile à vivre en raison de l’interdiction des voyages et l’interruption des services postaux, qui ont empêché les familles d’expérimenter des formes de coprésence physique ou par procuration.

Collectivement, les résultats mis en avant par les auteurs de ce dossier thématique mettent ainsi en exergue l’importance de considérer la dimension sensorielle et matérielle du “faire famille” et le partage de connaissances et d’expériences communes dans l’analyse des processus qui participent à la création, à l’entretien et au maintien d’un sentiment d’appartenance familiale. Par ailleurs, ils éclairent sur les compétences, dispositions, pratiques, routines, bref, les manières d’être, de faire, et d’agir – les *habitus* – des membres de familles multilocales et transnationales.

### *C. Relations de pouvoir et structuration du rapport entre famille et espace*

La troisième thématique que nous souhaitons mettre en exergue concerne les relations de pouvoir en jeu dans la structuration du rapport entre famille et espace. En effet, si l’on reconnaît désormais la pluralité des formes familiales, notamment au travers du faire famille multilocal, il n’en reste pas moins que la famille nucléaire, résidentielle (immobile) et hétérosexuelle demeure le cadre référentiel et normatif sur lequel prennent appui des législations, des politiques publiques (Bonizzoni, 2018 ; Merla/Izaguirre/Murru, 2021 ; Sarolea/Merla, 2020) ou, plus largement, des organisations sociétales. En se focalisant sur les deux grandes manifestations des pratiques familiales au travers d’espaces pluriels, que sont les familles multilocales séparées et les familles transnationales, ce dossier thématique met en exergue tant la manière dont les relations de pouvoir entre les différents individus qui composent la famille se réorganisent, que la manière dont ces pratiques entrent en contact avec et remettent en question le cadre normatif dominant.

Premièrement, la littérature sur les familles séparées s’est longtemps concentrée sur le conflit parental et les relations de pouvoir qui se jouent sur le plan judiciaire et économique post-séparation ainsi que sur la manière

dont ces relations, parfois inégales, contribuent à façonner les pratiques quotidiennes des familles, en particulier du point de vue des inégalités de genre dans ce contexte (Struffolino/Bernardi/Larenza, 2020). Plus récemment, des chercheurs en sciences sociales se sont également concentrés sur l'étude de l'agentivité des parents, notamment en ce qui concerne les familles monoparentales, et les stratégies que ceux-ci développent pour résister et exister dans une société qui les marginalise (Murru, 2017, 2020 ; Wagnier, 2019). Toutefois, comme le souligne Marek Tesar (2014, 2016), l'étude des relations de pouvoir dans la famille tend encore à voir et présenter les enfants comme des êtres impuissants, aux prises avec les décisions et l'autorité de leurs parents. Les travaux de Merla & Nobels et de Winther & Larsen dans ce dossier – mais également dans leurs recherches antérieures (Merla/Nobels, 2019 ; Wentzel Winther, 2015) –, viennent remettre en question cette vision de l'enfant passif en étudiant les différentes manières dont les enfants vivant en hébergement alterné s'autonomisent et participent aux renégociations des rôles, des territoires, et des attentes de chacun. Ainsi, dans leur article, Merla & Nobels étudient la portée symbolique, fonctionnelle, identitaire et affective attribuée par les enfants aux objets présents dans leur vie quotidienne établie entre deux maisons. En se focalisant sur les objets en transit et ceux en stationnement, elles mettent en lumière comment les enfants sont acteurs de la construction du sentiment de “chez soi” et de “l'habiter multilocal” au travers de la mobilisation d'objets qui facilitent leur transition d'une maison à l'autre ou soutiennent leur existence dans les différents lieux de vie. De plus, leur recherche souligne que ces pratiques s'exercent dans un contexte structurel marqué par le poids des conditions matérielles, spatiales et temporelles, ainsi que par le cadre éducatif et idéologique porté par les parents, au sein duquel les enfants réussissent toutefois à se créer des opportunités et des marges de manœuvre, développent des stratégies et négocient leur place et leurs pratiques. Dans une perspective similaire, Winther & Larsen mettent l'accent sur la manière dont le temps de présence ou de transit de chacun influence la place et le degré de pouvoir des différents membres des familles dans lesquelles les enfants “partagent et sont partagés”, notamment dans le développement de pratiques familiales spécifiques – par exemple, la différence de statut et de marge de manœuvre dont dispose une belle-mère ou un enfant né d'un couple recomposé, qui vit tout le temps dans une maison, par rapport au demi-frère/beau-fils ou demi-sœur/belle-fille d'une précédente union qui n'habite pas là en permanence et transite entre plusieurs lieux. Plus largement, Winther & Larsen mettent en avant la charge mentale que représente, pour les enfants de familles recomposées, le travail de reconfiguration, de regroupement, ou de réadaptation (par exemple à l'humeur de chacun) qu'ils doivent en permanence effectuer en fonction de qui est présent dans chaque lieu, qui arrive, qui s'en va, qui revient. Enfin, Schlinzig, dans ce dossier, étudie comment les odeurs

sont mobilisées ou imposent la présence ainsi que l’absence des différents membres d’une famille séparée, et fait apparaître qu’enfants et parents se retrouvent dans des positions de pouvoir asymétriques dans ce rapport aux odeurs, les seconds ayant notamment le pouvoir de façonner activement les différences olfactives, de fixer la définition olfactive de la famille et, ce faisant, d’établir et stabiliser la cohésion du groupe.

Deuxièmement, la recherche sur la migration intègre de manière générale une focale sur les relations de pouvoir, en particulier en ce qui concerne l’étude de l’agentivité des migrants, de leur autonomie (Mezzadra, 2010) ou de leurs pratiques de résistance (Stierl, 2019) tout en soulignant qu’ils sont confrontés à des structures de pouvoir, des institutions et des bureaucraties puissantes (voir par exemple Merla/Smit, 2020 ; Orsini *et al.*, 2021). La littérature sur les familles transnationales s’est penchée sur le poids des relations familiales (qu’elles soient ici ou là-bas) dans la structuration de l’expérience vécue des migrants (Kilkey/Palenga-Möllenbeck, 2016 ; Vuc-kovic Juros, 2021). Dans ce dossier thématique, Damery, Jaeger, et Kottman contribuent chacune à étoffer cet angle d’approche en mettant en lumière les différentes manières de faire famille et de combiner avec, ou s’autonomiser de, différentes relations de pouvoir et de statut. Ces travaux montrent également que la migration représente parfois un cadre dans lequel des rôles normatifs et idéologiques dominants sont renforcés. En particulier, Kottman explore comment le contrat de genre (homme gagnepain et femme en charge du *care*) est renforcé dans une communauté d’expatriés allemands dans un quartier chic de Tokyo. En parallèle, Damery développe dans son article la façon dont la définition même de la famille peut être source de tensions dans le parcours migratoire des adolescents et des jeunes adultes. En effet, le cadre législatif et normatif du pays d’accueil détermine dans quelles conditions il est dans l’intérêt supérieur de l’enfant d’être regroupé ou séparé de sa famille (entendu au sens de famille nucléaire). Toutefois, la chercheuse démontre que le fait de limiter la définition de la famille dans le discours politique et les politiques publiques peut matériellement limiter les lieux où les migrants peuvent se créer un sentiment d’appartenance, renforçant le sentiment de marginalisation de ceux qui ne correspondent pas à la vision normative de la famille et des membres qui peuvent la composer. Elle évoque notamment les cas de jeunes qui se voient retirés de leurs groupes de solidarités (créés au sein de groupes de pairs dans le pays d’accueil) pour être “confiés” à des membres légalement reconnus de leur famille mais avec qui ils n’entretiennent pas, dans les faits, un sentiment d’appartenance. Enfin, Jaeger analyse comment le fait d’être physiquement présents dans différents lieux influence la manière dont les relations de pouvoir intrafamiliales se matérialisent, tant au travers du statut financier (être considéré comme “riche” dans le pays d’origine car contribuant aux besoins de différents membres, mais vivre comme “pauvre” dans



le pays d'accueil où le pouvoir d'achat est fortement amoindri) que dans, par exemple, la pratique de la maternité (renforcer le contrôle et la sécurité dans le pays d'accueil par peur de se voir retirer ses enfants, *versus* promouvoir la liberté et l'autonomisation dans le pays d'origine où cette crainte ne se matérialise plus).

Porter attention à la dimension spatiale du faire famille, en particulier lorsque l'on sort du cadre classique résidentiel, permet donc de mettre en lumière comment les pratiques familiales quotidiennes se construisent au prisme de (re)négociations de relations de pouvoir entre les différents individus, mais également en résistant et en développant de nouvelles manières d'être qui questionnent et déstabilisent les structures dominantes organisant le "faire famille" en société. La mise en exergue de relations de pouvoir participe également à la discussion de l'habitus entamée dans les deux thématiques précédentes, et qui peut difficilement faire l'impasse sur la question des inégalités sociales et des ressources et capitaux qui, d'une part, sont nécessaires pour "faire famille" en contexte de mobilité résidentielle et, d'autre part, découlent de, et sont générées par la socialisation à ce mode de vie. Zontini et Reynolds (2018), que nous mentionnions plus haut, ont ainsi montré que la formation d'un habitus familial transnational, et la possibilité de capitaliser sur cet habitus pour mobiliser et/ou accéder à des ressources économiques ou sociales – par exemple, pour mettre sur pied une entreprise transnationale ou faire du multilinguisme un avantage culturel – mettent en jeu des inégalités de genre, d'âge, de classe ou ethniques. Elles relèvent notamment dans leur enquête que les migrants de milieux populaires font face à des obstacles au maintien de pratiques transnationales qui réduisent leurs chances de former un habitus familial transnational, et que le multilinguisme de jeunes d'origines asiatique ou africaine tend à les dévaloriser alors qu'il représente un atout pour les migrants "blancs" qui parlent une langue européenne considérée comme prestigieuse. De la même manière, les familles multilocales – ici, séparées ou divorcées – sont traversées par des rapports de pouvoir et des inégalités tant entre elles qu'à l'intérieur de chaque groupe familial, qui vont influencer la formation de leurs habitus et les avantages que leurs membres pourront éventuellement en tirer, par exemple sous forme de capital de "mobilité" (Kaufmann/Widmer, 2005 ; Merla, 2018)<sup>4</sup>. Elles font également l'objet d'une certaine forme de stigmatisation, comme en témoigne l'abondance de travaux qui s'interrogent sur les effets (négatifs) de ce mode de vie pour les enfants et les adultes concernés (Zartler, 2021) – une interrogation également fortement présente dans les premiers travaux portant sur la maternité transnationale et dans son traitement médiatique (Juozeliūnienė/Budginaitė, 2018).

---

<sup>4</sup> Ce capital est défini comme «la manière dont les entités accèdent et s'approprient la capacité de mobilité socio-spatiale en fonction de leurs circonstances» (KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D., 2004, p.750).

#### **IV. “Habitus multilocal” : définition et portée**

Ensemble, les articles de ce dossier thématique mettent en avant, explicitement ou implicitement, des manières “d’être au monde” spécifiquement liées à l’expérience d’une vie de famille marquée par la multiréférentialité et la multilocalité – qu’elle traverse, ou non, des frontières nationales. En tirant trois fils rouges transversaux aux diverses contributions, nous avons tenté de démontrer dans cette présentation que le “faire famille” dans ce contexte requiert de développer des compétences et de mettre en œuvre des pratiques spécifiques, et participe à façonner un habitus que nous qualifierons de “pluriel” au sens de Bernard Lahire (2003). Cet habitus “multilocal”, constitue un ensemble d’habitudes, de schèmes et de dispositions potentiellement contradictoires, construits dans un contexte familial multilocal. Il permet de naviguer entre, et de composer avec, des cadres référentiels multiples et de définir les contours de la famille et l’inscription dans un groupe familial à un niveau local et global – “ici”, “là-bas”, et “entre-deux” –, au travers de diverses formes de coprésence et de pratiques multisensorielles, symboliques, virtuelles et matérielles, qui produisent des connaissances et des expériences communes.

Ces habitus, nous faisons le choix de les qualifier de “multilocaux”, non pas pour asseoir la prégnance d’un champ de recherche (le multilocal) sur un autre (transnational), mais parce qu’à notre sens l’échelle multilocale représente le plus petit commun dénominateur permettant de relier dans une même appréhension les différentes formes familiales qui se déploient en contexte de mobilité résidentielle. Car, comme le rappellent Cédric Duchêne-Lacroix et Pascal Maeder (2013 :10), «l’approche multilocale de l’activité humaine n’est pas limitée à une échelle géographique de dispersion des lieux pratiqués», et se retrouve dès lors dans l’analyse tant des phénomènes locaux, que régionaux et transnationaux. La notion d’habitus multilocal permet dès lors de s’appuyer sur une notion, celle d’habitus transnational, construite à partir de l’expérience spécifique de migrants, tout en la dépassant pour contribuer à une sociologie décloisonnée de la famille “en mouvement”. Ce faisant, elle participe également à «dé-démoniser la distance dans les vies familiales mobiles» (Baldassar, 2016), et à dé-stigmatiser ces formes familiales en soulignant l’importance d’étudier les nouvelles formes de socialisation qu’elles déploient.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALDASSAR L.,  
 2008 “Missing Kin and Longing to be Together: Emotions and the Construction of Co-presence in Transnational Relationships”, *Journal of Intercultural Studies*, 29(3), pp.247-266, doi:10.1080/07256860802169196.  
 2016 *De-demonizing distance in mobile family lives: co-presence, care circulation and polymedia as vibrant matter*, *Global Networks*, n/a-n/a, doi:10.1111/glob.12109.
- BALDASSAR L., NEDELCO M., MERLA L., WILDING R.,  
 2016 “ICT-based co-presence in transnational families and communities: challenging the premise of face-to-face proximity in sustaining relationships”, *Global Networks*, 16(2), pp.133-144, doi:10.1111/glob.12108.
- BONIZZONI P.,  
 2018 “Policing the Intimate Borders of the Nation: A Review of Recent Trends in Family-Related Forms of Immigration Control”, in MULHOLLAND J., MONTAGNA N., SANDERS-MCDONAGH E. (Eds.), *Gendering Nationalism: Intersections of Nation, Gender and Sexuality*, Cham, Springer International Publishing, pp.223-239.
- BONNIN P.,  
 1999 “La domus éclatée”, in BONNIN P., DE VILLANOVA R. (Eds.), *D’une maison à l’autre*, Paris, Editions Creaphis, pp.19-44.
- BONVALET C.,  
 1997 “Sociologie de la famille, sociologie du logement : un lien à redéfinir”, *Sociétés contemporaines*, 25, pp.25-44.
- BONVALET C., GOTMAN A., GRAFMEYER Y.,  
 1999 *La famille et ses proches : l’aménagement des territoires*, Paris, INED/PUF, Travaux et documents, vol.143.
- BOURDIEU P.,  
 1979 *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.  
 1997 *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BRYCESON D., VUORELA U.,  
 2002 “Transnational Families in the Twenty First Century”, in BRYCESON D., VUORELA U. (Eds.), *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, pp.3-30.
- CARLSON S., SCHNEICKERT C.,  
 2021 “Habitus in the context of transnationalization: From ‘transnational habitus’ to a configuration of dispositions and fields”, *The Sociological Review*, vol.69/5, pp.1124-1140, doi:10.1177/00380261211021778.
- DÖBLER M.-K.,  
 2018 “Co-presence and the Family. A discussion of a Sociological Category and Conceptual Considerations”, in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. (Eds.), *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.11-22.
- DUCHENE-LACROIX C.,  
 2010 “Continuités et ancrages. Composer avec l’absence en situation transnationale”, *Revue des Sciences sociales*, 44, pp.16-25.  
 2013 “Éléments pour une typologie des pratiques plurirésidentielles et d’un habiter multilocal”, *Emigrinter*, 11, pp.151-165.

DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P.,

- 2013 “La multilocalité d’hier et d’aujourd’hui entre contraintes et ressources, vulnérabilité et résilience”, in DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P., *Hier und Dort : Ressourcen und Verwundbarkeiten in multilokalen Lebenswelten*, Basel Itinera, Société Suisse d’histoire, pp.8-22.

FOG OLWIG K.,

- 2002 “A wedding in the family: home making in a global kin network”, *Global Networks*, 2(3), pp.205-218, doi:10.1111/1471-0374.00037.

GUARNIZO L. E.,

- 1997 “The Emergence of a Transnational Social Formation and The Mirage of Return Migration Among Dominican Transmigrants”, *Identities*, 4(2), pp.281-322, doi:10.1080/1070289X.1997.9962591.

HILGERS M.,

- 2009 “Habitus, Freedom, and Reflexivity”, *Theory & Psychology*, 19(6), pp.728-755, doi:10.1177/0959354309345892.

JUOZELIŪNIENĖ I., BUDGINAITĖ I.,

- 2018 “How Transnational Mothering is Seen to be ‘Troubling’: Contesting and Reframing Mothering”, *Sociological Research Online*, 23(1), pp.262-281, doi:10.1177/1360780417749464.

KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D.,

- 2004 “Motility: mobility as capital”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 28(4), pp.745-756, doi:10.1111/j.0309-1317.2004.00549.x.

KAUFMANN V., WIDMER E. D.,

- 2005 “L’acquisition de la motilité au sein des familles”, *Espaces et sociétés*, n°120-121, pp.199-217, doi:10.3917/esp.120.0199.

KILKEY M., PALENGA-MÖLLENBECK E. Eds,

- 2016 *Family Life in an Age of Migration and Mobility. Global perspectives through the life course*, Palgrave Macmillan UK.

LAHIRE B.,

- 2003 “From the habitus to an individual heritage of dispositions. Towards a sociology at the level of the individual”, *Poetics*, 31(5-6), pp.329-355, <http://dx.doi.org/10.1016/j.poetic.2003.08.002>.

LENEL E.,

- 2018 *L’espace des sociologues. Recherches contemporaines en compagnie de Jean Remy*, Toulouse, Erès.

LÖW M.,

- 2015 *Sociologie de l’espace*, Paris, Maison des sciences de l’homme.

MADIANOU M., MILLER D.,

- 2013 “Polymedia: Towards a new theory of digital media in interpersonal communication”, *International Journal of Cultural Studies*, 16(2), pp.169-187, doi:10.1177/1367877912452486.

MASSEY D. B.,

- 2005 *For Space*, Londres, Sage.

MEO DI G.,

- 2012 “Éléments de réflexion pour une géographie sociale du genre : le cas des femmes dans la ville”, *L’information géographique*, 76/2, pp.72-94, doi:10.3917/lig.762.0072.

- MERLA L.,  
 2018 “Rethinking the Interconnections between Family Socialization and Gender through the Lens of Multi-local, Post-separation Families”, *Sociologica*, 12(3), pp.47-57, <https://doi.org/10.6092/issn.1971-8853/9085>.
- MERLA L., IZAGUIRRE L., MURRU S.,  
 2021 *To what extent do family policies support post-separation shared custody arrangements? Comparative evidence from Belgium, France, and Italy*, Paper presented at the 5th International Conference on Public Policy, Online.
- MERLA L., NOBELS B.,  
 2019 “Children Negotiating their Place through Space in Multi-local, Joint Physical Custody Arrangements”, in NOBELS B., LESLEY M., LIZ M., TAMSIN H.-S., NUNO F., KATIE W. (Eds.), *Families in Motion: Ebbing and Flowing through Space and Time*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp.79-95.
- MERLA L., PAPANIKOLAOU K.,  
 2021 “ ‘Doing’ and ‘displaying’ family in polymediated environments: conceptual tools for the analysis of children’s digital practices”, in MIKATS J., KINK-HAMPERSBERGER S., OATES-INDRUCHOVÁ L. (Eds.), *Creative Families: Gender and Technologies of Everyday Life*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, pp.119-144.
- MERLA L., SMIT S.,  
 2020 “Enforced temporariness and skilled migrants’ family plans: examining the friction between institutional, biographical and daily timescales”, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp.1-18, doi:10.1080/1369183X.2020.1857228.
- MEZZADRA S.,  
 2010 “The gaze of autonomy: Capitalism, migration and social struggles”, in SQUIRE V. (Ed.), *The contested politics of mobility*, Abingdon, Routledge, pp.121-142.
- MINCKE C., MONTULET B.,  
 2019 *La société sans répit. La mobilité comme injonction*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- MORGAN D. H. G.,  
 1996 *Family connections*, Cambridge, Polity Press.  
 2011 *Rethinking family practices*, Basingstoke, Palgrave MacMillan.  
 2020 “Family practices in time and space”, *Gender, Place and Culture*, 27 (5), pp.733-743, doi: 10.1080/0966369X.2018.1541870.
- MURRU S.,  
 2017 “La résistance des mères célibataires au Vietnam ou l’échec d’un modèle d’éducation à la maternité”, *Éducation et sociétés*, 39(1), pp.69-83, doi:10.3917/es.039.0069.  
 2020 “Drawing from Feminist Epistemologies to Research Resistance: The Case of Single Moms in Hanoi”, in MURRU S., POLESE A. (Eds.), *Resistances : Between Theories and the Fiel*, London/New York, Rowman & Littlefield, pp.169-187.
- NEDELUCU M.,  
 2010 “Les migrants roumains online : identités, habitus transnationaux et nouveaux modèles du lien social à l’ère du numérique”, *Revue d’Études comparatives Est-Ouest*, 41(04), pp.49-72, doi:10.4074/S0338059910004031.

- 2012 “Migrants’ New Transnational Habitus: Rethinking Migration Through a Cosmopolitan Lens in the Digital Age”, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(9), pp.1339-1356, doi:10.1080/1369183x.2012.698203.
- NOWICKA M.,  
2007 “Mobile locations: construction of home in a group of mobile transnational professionals”, *Global Networks*, 7(1), pp.69-86, doi:10.1111/j.1471-0374.2006.00157.x.
- ORSINI G., SMIT S., FARCY J.-B., MERLA L.,  
2021 “Institutional racism within the securitization of migration. The case of family reunification in Belgium”, *Ethnic and Racial Studies*, pp.1-20. doi:10.1080/01419870.2021.1878249.
- REMY J.,  
2015 *L’espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse, Erès.
- ROBERTSON R.,  
1994 “Globalization or Glocalization?”, *The Journal of International Communication*, 1, pp.33-52.
- ROUDOMETOF V.,  
2005 “Transnationalism, Cosmopolitanism and Glocalization”, *Current Sociology*, 53, pp.112-135.
- SAROLEA S., MERLA L.,  
2020 “Migrantes ou sédentaires : des familles ontologiquement différentes ?”, in FILLOD-CHABAUD A., ODASSOR L. (Eds.), *Faire et défaire les liens familiaux. Usages et pratiques du droit en contexte migratoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp.23-46.
- SASSEN S.,  
2003 “Globalization or denationalization”, *Review of International Political Economy*, 10, pp.1-22.
- SCHIER M., HILTI N., SCHAD H., TIPPEL C., DITTRICH-WESBUER A., MONZ A.,  
2015 “Residential Multi-Locality Studies – The Added Value for Research on Families and Second Homes”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.439-452, doi:10.1111/tesg.12155.
- STIERL M.,  
2019 *Migrant Resistance in Contemporary Europe*, London, Routledge.
- STOCK M.,  
2006 “Pratiques des lieux, modes d’habiter, régimes d’habiter : pour une analyse triadique des dimensions spatiales des sociétés humaines”, *Travaux de l’Institut de Géographie de Reims*, 115-118, pp.213-230.  
2007 “Théorie de l’habiter. Questionnements”, in PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNES C. (Eds.), *Habiter, le propre de l’humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp.103-125.  
2012 “ ‘Faire avec de l’espace’ : pour une approche de l’habiter par les pratiques”, in FRELAT-KAHN B., LAZZAROTTI O. (Eds.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, pp.57-75.
- STRUFFOLINO E., BERNARDI L., LARENZA O.,  
2020 “Lone Mothers’ Employment Trajectories: A Longitudinal Mixed-method Study”, *Comparative Population Studies*, 45, pp.265-298, doi:10.12765/CPoS-2020-14.

- TESAR M.,  
 2014 “Reconceptualising the Child: Power and Resistance within Early Childhood Settings”, *Contemporary Issues in Early Childhood*, 15(4), pp.360-367, doi:10.2304/ciec.2014.15.4.360.  
 2016 “Children’s Power Relations, Resistance, and Subject Positions”, in PETERS M.A. (Ed.), *Encyclopedia of educational philosophy and theory*, New York, Springer, doi:10.1007/978-981-287-532-7\_267-1.
- URRY J.,  
 2007 *Mobilities*, Cambridge, Polity.  
 2008 “Moving on the mobility turn”, in KESSELRING S., CANZLER W., KAUFMANN V. (Eds.), *Tracing Mobilties. Towards a cosmopolitan perspective in mobility research*, Aldershot, Ashgate, pp.13-24.
- VERTOVEC S.,  
 2009 *Transnationalism*, London/New York, Routledge.
- VINCENT-GESLIN S., KAUFMANN V. (Eds.),  
 2012 *Mobilités sans racines : plus loin, plus vite... plus mobiles ?*, Paris, Descartes & Cie.
- VUCKOVIC JUROS T.,  
 2021 “Sexualities and class in transnational family practices of LGB migrants in Belgium and the Netherlands”, *Gender, Place & Culture*, doi:10.1080/0966369X.2021.1941788.
- WAGENER M.,  
 2019 “La reconnaissance de la monoparentalité comme nouvelle catégorie cible des politiques de diversité. Vers un universalisme adapté ?” *SociologieS* [En ligne], <https://doi.org/10.4000/sociologies.10738>.
- WEICHHART P.,  
 2015 “Residential Multi-Locality: In Search of Theoretical Frameworks”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.378-391, doi:10.1111/tesg.12156.
- WENTZEL WINTHER I.,  
 2015 “To practice mobility - On a small scale”, *Culture Unbound*, 7, pp.215-231.
- WIDMER E., JALLINOJA R.,  
 2008 *Beyond the nuclear family: Families in a configurational perspective*, Bern, Peter Lang.
- WIMMER A., GLICK SCHILLER N.,  
 2002 “Methodological nationalism and beyond: nation-state building, migration and the social sciences”, *Global Networks*, 2(4), pp.301-334, <https://doi.org/10.1111/1471-0374.00043>.
- ZARTLER U.,  
 2021 “Children and parents after separation”, in SCHNEIDER N., KREYENFELD M. (Eds.), *Research Handbook on the Sociology of the Family*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, pp.300-313.
- ZONTINI E., REYNOLDS T.,  
 2018 “Mapping the role of ‘transnational family habitus’ in the lives of young people and children”, *Global Networks*, 18(3), pp.418-436, <https://doi.org/10.1111/glob.12185>.